

Les classes à profil

Propos recueillis par Claudie Asselain-Missenard

Patricia est une enseignante expérimentée. Elle enseigne dans un gros collège situé dans une « bonne » banlieue de la capitale. Elle a accepté, depuis trois ans, d'être le professeur principal d'une classe de sixième un peu spéciale. PLOT a recueilli son témoignage au cours de l'année scolaire 2008-2009. Les réflexions qui ont surgi à cette occasion et que Patricia nous a confiées dépassent le cadre de cette classe.

Le cadre

Ce collège accueille dans une de ses classes de sixième un certain nombre d'enfants pour lesquels le corps médical a établi un diagnostic de dyslexie ou de dyspraxie. La classe reste composée de la même façon en cinquième. Elle éclate au niveau de la quatrième, mais les élèves dyslexiques restent l'objet d'une attention particulière dans la suite de leur cursus.

Cette année, il y a dans la classe de sixième dite « des dyslexiques » 11 élèves ayant fait l'objet d'un diagnostic, 2 élèves non « officiellement » diagnostiqués mais qui présentent un profil comparable et 15 élèves « standard ».

La classe est donc chargée, mais elle s'est vu attribuer des moyens supplémentaires : une heure en plus en français, histoire-géographie et maths, que les enseignants utilisent à leur guise et qui leur permet de diversifier leur enseignement.

Les professeurs de la classe sont volontaires pour y enseigner et travailler en équipe.

Le diagnostic

Pour les enfants « diagnostiqués » le processus a été en général le suivant. A l'école primaire, le maître et les parents s'inquiètent des difficultés d'apprentissage visibles. L'intervention du médecin scolaire, du psychologue scolaire conduit à des tests et à une prise en charge par de multiples intervenants (orthophoniste, psychologue du CMPP), dans certains cas sans grande cohérence.

Les élèves « étiquetés »

De l'avis de Patricia, le diagnostic effectué recouvre une multitude de situations. Les profils de ces enfants sont divers et vont du « visiblement aux prises avec des difficultés exceptionnelles » à « élève comme les autres mais qui ne fait rien pour réussir ».

De façon très schématique, il y a parmi eux :

- des élèves intelligents, mais avec d'énormes difficultés dans des domaines spécifiques, en particulier dans le passage à l'écrit. Vis-à-vis de ceux-là, la question qui se pose à l'enseignant est « comment puis-je les aider ? »

- des élèves inaccessibles, qui semblent ne rien comprendre à ce qui se dit et se fait dans le cadre de la classe. Pour ceux-là, l'enseignant éprouve un désolant sentiment d'inutilité complète.

- quelques élèves enfin qui semblent relever davantage de la thérapeutique du coup de pied aux fesses que de l'assistance pédagogique. Ces enfants-là ont pris l'ha-

bitude d'un étayage permanent et semblent trouver d'une certaine façon la situation confortable. Ils ne font rien par eux-mêmes pour la modifier.

Leurs parents

Les parents des enfants concernés, que les enseignants rencontrent fréquemment, sont des parents attentifs. Ils sont souvent désolés par la situation de leur enfant quand celui-ci est en échec grave. Cela peut se traduire par une agressivité manifeste envers le système scolaire et les enseignants. Ceux-ci, tout aussi démunis que les parents, se trouvent alors dans une situation très inconfortable.

La solution est souvent alors de se tourner vers le corps médical. La tendance est de rajouter des soutiens et intervenants en tout genre. Dans leur détresse, les parents mettent en place des aides inimaginables. A tel point qu'on finit par se demander s'il ne vaudrait pas mieux arrêter tout ! Tant il y a, comme dans beaucoup de thérapies, des effets secondaires non souhaités. Pour certains enfants, il est clair qu'ils s'écrouleraient sans ces soutiens attentifs. Pour d'autres, ils semblent au contraire étouffer sous les aides et la pression parentale.

Les autres élèves

Dans l'ensemble, les autres élèves de la classe se montrent gentils et compréhensifs avec leurs camarades dyslexiques. Ils ne travaillent pas dans de mauvaises conditions : les enseignants font davantage de méthodologie au début de l'année, démarrent lentement, mais veillent à traiter le programme, comme dans leurs autres classes de sixième. Ils savent que certains contenus vont demeurer inaccessibles à certains enfants, mais se doivent de ne pas léser les élèves sans difficultés

particulières qui font partie de la classe. La mixité semble aux enseignants une meilleure solution que la création d'une classe uniquement d'élèves dyslexiques. On n'évite pas les réactions de certains parents d'élèves sans problèmes, pour lesquels la mixité est louable, mais de préférence « pas dans la classe de mon enfant... ».

Le point de vue du prof de maths

La façon dont Patricia travaille dans cette classe n'est pas si différente que ça de sa pratique ordinaire. Il y a énormément d'oral, au point que cette tendance déteint sur sa pratique dans les autres classes... L'oral est le moyen d'obtenir que ces élèves, en grande difficulté avec l'écrit, participent tous.

C'est sur l'oral qu'elle reporte ses exigences de rigueur. Les formulations, les définitions sont travaillées à l'oral. Et cet oral est évalué et sert de correctif à la note d'écrit. En fonction de la participation orale, des petites croix marquées au fur à mesure permettent de relever la note d'écrit.

Mais Patricia se refuse, même dans cette classe, à pratiquer l'exercice à trous, avec juste une case à remplir. Il est important que les élèves se forcent à écrire. Certains collègues fournissent des cours photocopiés. Cela sert aux parents qui suivent attentivement leurs enfants, mais est-ce une bonne chose ? Les parents, répétiteurs angoissés, ne freinent-ils pas involontairement leurs enfants dans l'accès à l'autonomie ?

L'autre spécificité est le rythme plus lent. Un dyslexique doit travailler plus que les autres. Il faut revenir plus souvent sur les mêmes notions. L'heure supplémentaire sert à cela : reprendre les choses avec les

élèves en difficulté (cette aide n'est d'ailleurs pas limitée aux seuls dyslexiques). Regarder les cahiers, les rectifier et les compléter est indispensable. Cette heure permet aussi la diversification (par exemple : utilisation de *Mathenpoche*, mais pas trop, pour ne pas inciter à la facilité du remplissage de trous au hasard).

Au niveau des contrôles, certains collègues demandent aux dyslexiques de ne traiter que certains exercices. Patricia, elle, préfère poser les mêmes exercices et laisser un temps plus long. Le contrôle est placé systématiquement avant une récréation et les élèves (dyslexiques ou non) peuvent utiliser ce temps supplémentaire s'ils le souhaitent.

Quand on lui demande comment elle peut gérer l'hétérogénéité dans cette classe, avec ses 11 cas particuliers, elle répond : « Finalement, les problèmes se posent exactement comme dans toutes les classes. L'hétérogénéité est, partout, dans toutes les classes, notre plus grosse difficulté. Bien sûr, là comme ailleurs, je donne plus d'exercices à ceux qui vont vite et n'ont pas de problème ; là comme ailleurs, je varie les procédés. J'utilise, quand elle paraît bien acceptée, ce qui n'est pas toujours le cas, l'aide par les pairs. Je demande à un élève qui marche bien, d'aller aider un des élèves en grande difficulté. Y compris parfois pendant un contrôle (ce qui surprend les élèves). Mais au final, la gestion de l'hétérogénéité est presque plus facile dans cette classe-là. Du fait que les élèves sont repérés. Que leur difficulté est estampillée. Que eux-mêmes (et leurs camarades) sont au courant et conscients de leurs problèmes spécifiques ».

L'Assistante de Vie Scolaire

La volonté de l'institution se manifeste aussi par l'attribution éventuelle d'une aide directe pendant les cours : les fameux AVS. Ces personnels contractuels sont mis à la disposition d'un enfant (à temps plein ou une partie du temps) pour faciliter son intégration à la classe. Il s'agit là de moyens importants, si l'on considère qu'ils s'agit de mettre un adulte à la disposition d'un seul élève (ou de deux, dans le cas d'un partage à 50 %). Mais de l'intention à la réalité, il y a parfois des décalages saisissants. Pour la sixième dont il est question ici, des dysfonctionnements ont été manifestes.

Voici l'exemple vécu de l'élève X.

Un dossier est établi à la demande des parents, et complété par le médecin et les professeurs, expliquant les besoins de l'enfant et pourquoi un(e) AVS est nécessaire. Le médecin scolaire, les parents se démènent pour que le souhait devienne réalité. En effet, leur enfant a bénéficié de cette aide pendant tout le CM2 et ils y tiennent. Mais il est plus difficile de trouver des personnels pour le second degré, où il y a plus de contraintes, que pour l'école primaire. Une personne arrive enfin. Les enseignants, avec le médecin scolaire et la mère de l'enfant, l'accueillent en réunion. C'est une jeune mère de famille d'origine polonaise, qui découvre tout du système scolaire français, ne sait pas bien ce qu'elle est censé faire, ne parle ni n'écrit très bien la langue. Elle commet pas mal d'erreurs et de maladresses. Elle a besoin d'être elle-même guidée par les enseignants, qui ont d'autres tâches que celle-là pendant le temps scolaire. Des difficultés sans doute sur-

montables, mais réelles. De plus sa présence pose des problèmes d'un autre ordre : pourquoi cet enfant-là et pas d'autres ? Comment faire le choix des cas qui relèvent de cette aide ?

L'institution fait ici un effort généreux, coûteux, pour un résultat qui semble décevant. Est-ce que les bonnes intentions ne feraient pas tout ?

L'ordinateur portable de l'élève Y

L'anecdote de l'ordinateur pour Y illustre un autre des problèmes soulevés. Y est un garçon essentiellement paresseux, qui répugne à écrire et qui est diagnostiqué dyslexique. La mère d'Y connaît tous les rouages du système et sait les utiliser. Avec le médecin scolaire, elle remplit un dossier pour que soit fourni à Y un ordinateur portable, afin de prendre ses cours. Le médecin, très consensuel, appuie la demande. Les enseignants hurlent à l'aberration : en quoi l'objet en question pourrait-il apporter une aide à cet enfant dyslexique et qui ne semble pas faire l'ombre d'un effort par lui-même ? Ils ont de sérieux doutes sur l'utilisation qui sera faite de l'objet. Mais qui a l'expertise ? Le médecin ? La mère ? Les enseignants ?

Un glissement des objectifs

L'institution a à cœur d'intégrer tous les enfants dans un même système scolaire. Au besoin en modifiant les objectifs de l'école et en acceptant l'idée que, pour certains, l'objectif de la fréquentation scolaire est un objectif de socialisation et non d'acquisition de connaissances. Soit, le glissement est de taille, mais il repose sur des intentions louables et des buts res-

pectables. Plus l'enfant « différent » aura vécu au contact des autres, plus ses chances de devenir un adulte indépendant et intégré à la vie sociale seront grandes.

Des interrogations fondamentales

La question qui se pose avec acuité pour l'enseignant qui intervient dans ce type de classe est la question de son efficacité. Puis-je réellement faire quelque chose pour cet élève ? A bien y réfléchir, la même question se pose dans les classes sans profil particulier. Ici le problème est juste plus sensible car on est face à des cas plus aigus.

Que peut proposer l'école ? Que peut-elle apporter à ces enfants ? Un fort courant de pensée vise à privilégier un objectif de socialisation. Mais il faut alors redéfinir la mission de l'école. Et la clarifier. Car sinon, devant la multiplicité des objectifs, l'enseignant se perd, se disperse. Transformer des élèves en difficulté en adultes à part entière est autrement plus difficile que de faire acquérir des connaissances disciplinaires, en suivant un programme pré-établi.

La redéfinition de ce qu'on attend des enseignants se devrait d'être réaliste : analyser ce que l'on peut vraiment faire et admettre que l'on ne peut pas tout faire, sauf à faire semblant...

Avec une demande moins exigeante du système, l'enseignant parviendrait peut-être à faire vraiment ce qui lui est demandé. Cela dissiperait ce malaise réel que les enseignants de la classe dont il a été question ne sont certainement pas les seuls à éprouver.